

pas naturel à l'homme, est l'indifférence que les enfants ont pour ce mets-là, et la préférence qu'ils donnent tous à des nourritures végétales, telles que le laitage, la pâtisserie, les fruits, etc. Il importe surtout de ne pas dénaturer ce goût primitif, et de ne point rendre les enfants carnassiers : si ce n'est pour leur santé, c'est pour leur caractère ; car, de quelque manière qu'on explique l'expérience, il est certain que les grands mangeurs de viande sont en général cruels et féroces plus que les autres hommes : cette observation est de tous les lieux et de tous les temps. La barbarie angloise est connue (1) ; les Gaures, au contraire, sont les plus doux des hommes (2). Tous les sauvages sont cruels ; et leurs mœurs ne les portent point à l'être : cette cruauté vient de leurs aliments. Ils vont à la guerre comme à la chasse, et traitent les hommes comme des ours. En Angleterre même les bouchers ne sont pas reçus en témoignage (3),

(1) Je sais que les Anglois vantent beaucoup leur humanité et le bon naturel de leur nation, qu'ils appellent *good natured people* ; mais ils ont beau crier cela tant qu'ils peuvent, personne ne le répète après eux.

(2) Les Baniens, qui s'abstiennent de toute chair plus sévèrement que les Gaures, sont presque aussi doux qu'eux ; mais comme leur morale est moins pure et leur culte moins raisonnable, ils ne sont pas si honnêtes gens.

(3) Un des traducteurs anglois de ce livre a relevé

non plus que les chirurgiens. Les grands scélérats s'endurcissent au meurtre en buvant du sang. Homère fait des Cyclopes, mangeurs de chair, des hommes affreux, et des Lotophages un peuple si aimable, qu'aussitôt qu'on avoit essayé de leur commerce, on oublioit jusqu'à son pays pour vivre avec eux.

« Tu me demandes, disoit Plutarque, pour-  
 » quoi Pythagore s'abstenoit de manger de la  
 » chair des bêtes ; mais moi je te demande au  
 » contraire quel courage d'homme eut le pre-  
 » mier qui approcha de sa bouche une chair  
 » meurtrie, qui brisa de sa dent les os d'une  
 » bête expirante, qui fit servir devant lui des  
 » corps morts, des cadavres, et engloutit dans  
 » son estomac des membres qui, le moment  
 » d'aparavant, bêloient, mugissoient, mar-  
 » choient et voyoient. Comment sa main put-elle  
 » enfoncer un fer dans le cœur d'un être sensi-  
 » ble ? comment ses yeux purent-ils supporter  
 » un meurtre ? comment put-il voir saigner,  
 » écorcher, démembrer un pauvre animal sans  
 » défense ? comment put-il supporter l'aspect des  
 » chairs pantelantes ? comment leur odeur ne  
 » lui fit-elle pas soulever le cœur ? comment ne

ici ma méprise, et tous deux l'ont corrigée. Les bouchers et les chirurgiens sont reçus en témoignage ; mais les premiers ne sont point admis comme jurés ou pairs au jugement des crimes, et les chirurgiens le sont.

» fut-il pas dégoûté, repoussé, saisi d'horreur,  
 » quand il vint à manier l'ordure de ces bles-  
 » sures, à nettoyer le sang noir et figé qui des  
 » couvroit ?

» Les peaux rampoient sur la terre écorchées ;  
 » Les chairs au feu mugissoient embrochées ;  
 » L'homme ne put les manger sans frémir,  
 » Et dans son sein les entendit gémir.

» Voilà ce qu'il dut imaginer et sentir la pre-  
 » mière fois qu'il surmonta la nature pour faire  
 » cet horrible repas, la première fois qu'il eut  
 » faim d'une bête en vie, qu'il voulut se nourrir  
 » d'un animal qui païssoit encore, et qu'il dit  
 » comment il falloit égorger, dépecer, cuire la  
 » brebis qui lui léchoit les mains. C'est de ceux  
 » qui commencèrent ces cruels festins, et non  
 » de ceux qui les quittent, qu'on a lieu de s'é-  
 » tonner : encore ces premiers-là pourroient-ils  
 » justifier leur barbarie par des excuses qui man-  
 » quent à la nôtre, et dont le défaut nous rend  
 » cent fois plus barbares qu'eux.

» Mortels bien-aimés des dieux, nous diroient  
 » ces premiers hommes, comparez les temps ;  
 » voyez combien vous êtes heureux et combien  
 » nous étions misérables ! La terre nouvellement  
 » formée et l'air chargé de vapeurs étoient encore  
 » indociles à l'ordre des saisons, le cours incer-  
 » tain des fleuves dégradait leurs rives de toutes  
 » parts ; des étangs, des lacs, de profonds maré-  
 » cages, inondoient les trois quarts de la surface

» du monde, l'autre quart étoit couvert de bois  
 » et de forêts stériles. La terre ne produisoit nuls  
 » bons fruits ; nous n'avions nuls instruments de  
 » labourage ; nous ignorions l'art de nous en  
 » servir, et le temps de la moisson ne venoit ja-  
 » mais pour qui n'avoit rien semé. Ainsi la faim  
 » ne nous quittoit point. L'hiver, la mousse et  
 » l'écorce des arbres étoient nos mets ordinaires.  
 » Quelques racines vertes de chiendent et de  
 » bruyère étoient pour nous un régal ; et quand  
 » les hommes avoient pu trouver des faines, des  
 » noix ou du gland, ils en dansoient de joie au-  
 » tour d'un chêne ou d'un hêtre au son de quel-  
 » que chanson rustique, appelant la terre leur  
 » nourrice et leur mère : c'étoit là leur seule fête,  
 » c'étoient leurs uniques jeux ; tout le reste de  
 » la vie humaine n'étoit que douleur, peine et  
 » misère.

» Enfin, quand la terre dépouillée et nue ne  
 » nous offroit plus rien, forcés d'outrager la na-  
 » ture pour nous conserver, nous mangeâmes  
 » les compagnons de notre misère plutôt que de  
 » périr avec eux. Mais vous, hommes cruels,  
 » qui vous force à verser du sang ? Voyez quelle  
 » affluence de biens vous environne ! combien  
 » de fruits vous produit la terre ! que de richesses  
 » vous donnent les champs et les vignes ! que  
 » d'animaux vous offrent leur lait pour vous  
 » nourrir et leur toison pour vous habiller ! Que  
 » leur demandez-vous de plus ? et quelle rage  
 » vous porte à commettre tant de meurtres, ras-

» sasiés de biens et regorgeant de vivres ? Pour-  
 » quoi mentez-vous contre notre mère en l'accu-  
 » sant de ne pouvoir vous nourrir ? Pourquoi pé-  
 » chez-vous contre Cérés, inventrice des saintes  
 » lois, et contre le gracieux Bacchus, consola-  
 » teur des hommes ? comme si leurs dons prodi-  
 » gués ne suffisoient pas à la conservation du  
 » genre humain ! Comment avez-vous le cœur  
 » de mêler avec leurs doux fruits des ossements  
 » sur vos tables, et de manger avec le lait le sang  
 » des bêtes qui vous le donnent ? Les panthères  
 » et les lions, que vous appelez bêtes féroces,  
 » suivent leur instinct par force, et tuent les  
 » autres animaux pour vivre. Mais vous, cent  
 » fois plus féroces qu'elles, vous combattez l'in-  
 » stinct sans nécessité pour vous livrer à vos  
 » cruelles délices. Les animaux que vous man-  
 » gez ne sont pas ceux qui mangent les autres :  
 » vous ne les mangez pas ces animaux carnas-  
 » siers, vous les imitez : vous n'avez faim que  
 » des bêtes innocentes et douces qui ne font de  
 » mal à personne, qui s'attachent à vous, qui  
 » vous servent, et que vous dévorez pour prix  
 » de leurs services.

» O meurtrier contre nature ! si tu l'obstines  
 » à soutenir qu'elle t'a fait pour dévorer tes sem-  
 » blables, des êtres de chair et d'os, sensibles  
 » et vivants comme toi, étouffe donc l'horreur  
 » qu'elle t'inspire pour ces affreux repas ; tue  
 » les animaux toi-même, je dis de tes propres  
 » mains, sans ferrements, sans coutelas ; dé-

» chire-les avec tes ongles, comme font les  
 » lions et les ours ; mords ce bœuf et le mets  
 » en pièces ; enfonce tes griffes dans sa peau ;  
 » mange cet agneau tout vif, dévore ses chairs  
 » toutes chaudes, bois son âme avec son sang.  
 » Tu frémis ! tu n'oses sentir palpiter sous ta  
 » dent une chair vivante ! Homme pitoyable !  
 » tu commences par tuer l'animal, et puis tu le  
 » manges, comme pour le faire mourir deux  
 » fois. Ce n'est pas assez ; la chair morte te ré-  
 » pugne encore, tes entrailles ne peuvent la  
 » supporter ; il la faut transformer par le feu,  
 » la bouillir, la rôtir, l'assaisonner de drogues  
 » qui la déguisent : il te faut des charcutiers,  
 » des cuisiniers, des rôtisseurs, des gens pour  
 » t'ôter l'horreur du meurtre et t'habiller des  
 » corps morts, afin que le sens du goût, trompé  
 » par ces déguisements, ne rejette point ce qui  
 » lui est étrange, et savoure avec plaisir des  
 » cadavres dont l'œil même eût eu peine à souf-  
 » frir l'aspect. »

Quoique ce morceau soit étranger à mon su-  
 jet, je n'ai pu résister à la tentation de le tran-  
 scrire, et je crois que peu de lecteurs m'en sau-  
 ront mauvais gré.

Au reste, quelque sorte de régime que vous  
 donniez aux enfants, pourvu que vous ne les  
 accoutumiez qu'à des mets communs et simples,  
 laissez-les manger, courir et jouer tant qu'il  
 leur plaît, puis soyez sûrs qu'ils ne mangeront  
 jamais trop et n'auront point d'indigestions :

mais si vous les affamez la moitié du temps, et qu'ils trouvent le moyen d'échapper à votre vigilance, ils se dédommageront de toute leur force; ils mangeront jusqu'à regorger, jusqu'à crever. Notre appétit n'est démesuré que parce que nous voulons lui donner d'autres règles que celles de la nature. Toujours réglant, prescrivant, ajoutant, retranchant, nous ne faisons rien que la balance à la main; mais cette balance est à la mesure de nos fantaisies, et non pas à celle de notre estomac. J'en reviens toujours à mes exemples. Chez les paysans, la huche et le fruitier sont toujours ouverts; et les enfants, non plus que les hommes, n'y savent ce que c'est qu'indigestions.

S'il arrivoit pourtant qu'un enfant mangeât trop, ce que je ne crois pas possible par ma méthode, avec des amusements de son goût il est si aisé de le distraire, qu'on parviendroit à l'épuiser d'inanition sans qu'il y songeât. Comment des moyens si sûrs et si faciles échappent-ils à tous les instituteurs? Hérodote raconte que les Lydiens, pressés d'une extrême disette, s'avisèrent d'inventer les jeux et d'autres divertissements avec lesquels ils donnoient le change à leur faim, et passaient des jours entiers sans songer à manger (1). Vos savants instituteurs

(1) Les anciens historiens sont remplis de vues dont on pourroit faire usage, quand même les faits qui les présentent seroient faux. Mais nous ne sa-

ont peut-être lu cent fois ce passage, sans voir l'application qu'on en peut faire aux enfants. Quelqu'un d'eux me dira peut-être qu'un enfant ne quitte pas volontiers son dîner pour aller étudier sa leçon. Maître, vous avez raison: je ne pensois pas à cet amusement-là.

Le sens de l'odorat est au goût ce que celui de la vue est au toucher: il le prévient, il l'avertit de la manière dont telle ou telle substance doit l'affecter, et dispose à la rechercher ou à la fuir, selon l'impression qu'on en reçoit d'avance. J'ai ouï dire que les sauvages avoient l'odorat tout autrement affecté que le nôtre, et jugeoient tout différemment des bonnes et des mauvaises odeurs. Pour moi, je le croirois bien. Les odeurs par elles-mêmes sont des sensations foibles; elles ébranlent plus l'imagination que le sens, et n'affectent pas tant par ce qu'elles donnent que par ce qu'elles font attendre. Cela supposé, les goûts des uns, devenus, par leurs manières de vivre, si différents des goûts des autres, doivent leur faire porter des jugements bien opposés des saveurs, et par conséquent des odeurs

---

vous tirer aucun vrai parti de l'histoire; la critique d'érudition absorbe tout: comme s'il importoit beaucoup qu'un fait fût vrai, pourvu qu'on en pût tirer une instruction utile. Les hommes sensés doivent regarder l'histoire comme un tissu de fables dont la morale est très-appropriée au cœur humain.

qui les annoncent. Un Tartare doit flairer avec autant de plaisir un quartier puant de cheval mort, qu'un de nos chasseurs une perdrix à moitié pourrie.

Nos sensations oiseuses, comme d'être embaumés des fleurs d'un parterre, doivent être insensibles à des hommes qui marchent trop pour aimer à se promener, et qui ne travaillent pas assez pour se faire une volupté du repos. Des gens toujours affamés ne sauroient prendre un grand plaisir à des parfums qui n'annoncent rien à manger.

L'odorat est le sens de l'imagination. Donnant aux nerfs un ton plus fort, il doit beaucoup agiter le cerveau; c'est pour cela qu'il ranime un moment le tempérament et l'épuise à la longue. Il a dans l'amour des effets assez connus: le doux parfum d'un cabinet de toilette n'est pas un piège aussi foible qu'on pense; et je ne sais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme sage et peu sensible que l'odeur des fleurs que sa maîtresse a sur le sein ne fit jamais palpiter.

L'odorat ne doit donc pas être fort actif dans le premier âge, où l'imagination que peu de passions ont encore animée n'est guère susceptible d'émotion, et où l'on n'a pas encore assez d'expérience pour prévoir avec un sens ce que nous en promet un autre. Aussi cette conséquence est-elle parfaitement confirmée par l'observation; et il est certain que ce sens est encore obtus et presque hébété chez la plupart des en-

fants. Non que la sensation ne soit en eux aussi fine et peut-être plus que dans les hommes; mais parce que, n'y joignant aucune autre idée, ils ne s'en affectent pas aisément d'un sentiment de plaisir ou de peine, et qu'ils n'en sont ni flattés ni blessés comme nous. Je crois que, sans sortir du même système, et sans recourir à l'anatomie comparée des deux sexes, on trouveroit aisément la raison pourquoi les femmes en général s'affectent plus vivement des odeurs que les hommes.

On dit que les sauvages du Canada se rendent dès leur jeunesse l'odorat si subtil, que, quoiqu'ils aient des chiens, ils ne daignent pas s'en servir à la chasse, et se servent de chiens à eux-mêmes. Je conçois en effet que si l'on élevoit les enfants à éventer leur dîner, comme le chien évente le gibier, on parviendroit peut-être à leur perfectionner l'odorat au même point: mais je ne vois pas au fond qu'on puisse en eux tirer de ce sens un usage fort utile, si ce n'est pour leur faire connoître ses rapports avec celui du goût. La nature a pris soin de nous forcer à nous mettre au fait de ces rapports. Elle a rendu l'action de ce dernier sens presque inséparable de celle de l'autre en rendant leurs organes voisins, et plaçant dans la bouche une communication immédiate entre les deux, en sorte que nous ne goûtons rien sans le flairer. Je voudrois seulement qu'on n'altérât pas ces rapports naturels pour tromper un enfant, en

couvrant, par exemple, d'un aromate agréable le déboire d'une médecine; car la discorde des deux sens est trop grande alors pour pouvoir Fabuser; le sens le plus actif absorbant l'effet de l'autre, il n'en prend pas la médecine avec moins de dégoût: ce dégoût s'étend à toutes les sensations qui le frappent en même temps; à la présence de la plus foible son imagination lui rappelle aussi l'autre; un parfum très-suave n'est plus pour lui qu'une odeur dégoûtante; et c'est ainsi que nos indiscrètes précautions augmentent la somme des sensations déplaisantes aux dépens des agréables.

Il me reste à parler, dans les Livres suivants, de la culture d'une espèce de sixième sens, appelé sens commun, moins parce qu'il est commun à tous les hommes, que parce qu'il résulte de l'usage bien réglé des autres sens, et qu'il nous instruit de la nature des choses par le concours de toutes leurs apparences. Ce sixième sens n'a point par conséquent d'organe particulier: il ne réside que dans le cerveau; et ses sensations, purement internes, s'appellent perceptions ou idées. C'est par le nombre de ces idées que se mesure l'étendue de nos connoissances; c'est leur netteté, leur clarté, qui fait la justesse de l'esprit; c'est l'art de les comparer entre elles qu'on appelle raison humaine. Ainsi ce que j'appelois raison sensitive ou puérile consiste à former des idées simples par le concours de plusieurs sensations; et ce que j'appelle

pelle raison intellectuelle ou humaine, consiste à former des idées complexes par le concours de plusieurs idées simples.

Supposant donc que ma méthode soit celle de la nature, et que je ne me sois pas trompé dans l'application, nous avons amené notre élève, à travers les pays des sensations, jusqu'aux confins de la raison puérile: le premier pas que nous allons faire au-delà doit être un pas d'homme. Mais, avant d'entrer dans cette nouvelle carrière, jetons un moment les yeux sur celle que nous venons de parcourir. Chaque âge, chaque état de la vie, a sa perfection convenable, sa sorte de maturité qui lui est propre. Nous avons souvent ouï parler d'un homme fait; mais considérons un enfant fait: ce spectacle sera plus nouveau pour nous, et ne sera peut-être pas moins agréable.

L'existence des êtres finis est si pauvre et si bornée, que, quand nous ne voyons que ce qui est, nous ne sommes jamais émus. Ce sont les chimères qui ornent les objets réels; et si l'imagination n'ajoute un charme à ce qui nous frappe, le stérile plaisir qu'on y prend se borne à l'organe, et laisse toujours le cœur froid. La terre, parée des trésors de l'automne, étale une richesse que l'œil admire: mais cette admiration n'est point touchante; elle vient plus de la réflexion que du sentiment. Au printemps, la campagne presque nue n'est encore couverte de rien, les bois n'offrent point d'ombre, la ver-

dure ne fait que de poindre, et le cœur est touché à son aspect. En voyant renaître ainsi la nature, on se sent ranimer soi-même; l'image du plaisir nous environne: ces compagnes de la volupté, ces douces larmes, toujours prêtes à se joindre à tout sentiment délicieux, sont déjà sur le bord de nos paupières: mais l'aspect des vendanges a beau être animé, vivant, agréable, on le voit toujours d'un œil sec.

Pourquoi cette différence? C'est qu'au spectacle du printemps l'imagination joint celui des saisons qui le doivent suivre; à ces tendres bourgeons que l'œil aperçoit, elle ajoute les fleurs, les fruits, les ombrages, quelquefois les mystères qu'ils peuvent couvrir. Elle réunit en un point des temps qui doivent se succéder, et voit moins les objets comme ils seront que comme elle les désire, parce qu'il dépend d'elle de les choisir. En automne, au contraire, on n'a plus à voir que ce qui est. Si l'on veut arriver au printemps, l'hiver nous arrête, et l'imagination glacée expire sur la neige et sur les frimas.

Telle est la source du charme qu'on trouve à contempler une belle enfance préférablement à la perfection de l'âge mûr. Quand est-ce que nous goûtons un vrai plaisir à voir un homme? c'est quand la mémoire de ses actions nous fait rétrograder sur sa vie, et le rajeunit, pour ainsi dire, à nos yeux. Si nous sommes réduits à le considérer tel qu'il est, ou à le supposer tel

qu'il sera dans sa vieillesse, l'idée de la nature déclinante efface tout notre plaisir. Il n'y en a point à voir avancer un homme à grands pas vers sa tombe, et l'image de la mort enlaidit tout.

Mais quand je me figure un enfant de dix à douze ans, sain, vigoureux, bien formé pour son âge, il ne me fait pas naître une idée qui ne soit agréable, soit pour le présent, soit pour l'avenir: je le vois bouillant, vif, animé, sans souci rongé, sans longue et pénible prévoyance; tout entier à son être actuel, et jouissant d'une plénitude de vie qui semble vouloir s'étendre hors de lui. Je le prévois dans un autre âge, exerçant le sens, l'esprit, les forces qui se développent en lui de jour en jour, et dont il donne à chaque instant de nouveaux indices: je le contemple enfant, et il me plaît; je l'imagine homme, et il me plaît davantage; son sang ardent semble réchauffer le mien; je crois vivre de sa vie, et sa vivacité me rajeunit.

L'heure sonne, quel changement! A l'instant son œil se ternit, sa gaieté s'efface; adieu la joie, adieu les folâtres jeux. Un homme sévère et fâché le prend par la main, lui dit gravement: *Allons, monsieur*, et l'emmena. Dans la chambre où ils entrent j'entrevois des livres. Des livres! quel triste ameublement pour son âge! Le pauvre enfant se laisse entraîner, tourne un œil de regret sur tout ce qui l'environne, se tait, et part les yeux gonflés de pleurs qu'il

n'ose répandre, et le cœur gros de soupirs qu'il n'ose exhaler.

O toi qui n'as rien de pareil à craindre, toi pour qui nul temps de la vie n'est un temps de gêne et d'ennui, toi qui vois venir le jour sans inquiétude, la nuit sans impatience, et ne comptes les heures que par tes plaisirs, viens, mon heureux, mon aimable élève, nous consoler par ta présence du départ de cet infortuné; viens.... Il arrive, et je sens à son approche un mouvement de joie que je lui vois partager. C'est son ami, son camarade, c'est le compagnon de ses jeux qu'il aborde; il est bien sûr en me voyant qu'il ne restera pas long-temps sans amusement : nous ne dépendons jamais l'un de l'autre, mais nous nous accordons toujours, et nous ne sommes avec personne aussi bien qu'ensemble.

Sa figure, son port, sa contenance, annoncent l'assurance et le contentement; la santé brille sur son visage; ses pas affermis lui donnent un air de vigueur; son teint, délicat encore sans être fade, n'a rien d'une mollesse efféminée; l'air et le soleil y ont déjà mis l'empreinte honorable de son sexe; ses muscles, encore arrondis, commencent à marquer quelques traits d'une physionomie naissante; ses yeux, que le feu du sentiment n'anime point encore, ont au moins toute leur sérénité native (1);

(1) *Natia*. J'emploie ce mot dans une acception

de longs chagrins ne les ont point obscurcis, des pleurs sans fin n'ont point sillonné ses joues. Voyez dans ses mouvements prompts, mais sûrs, la vivacité de son âge, la fermeté de l'indépendance, l'expérience des exercices multipliés. Il a l'air ouvert et libre, mais non pas insolent ni vain : son visage, qu'on n'a pas collé sur des livres, ne tombe point sur son estomac : on n'a pas besoin de lui dire : *Levez la tête*; la honte ni la crainte ne la lui firent jamais baisser.

Faisons-lui place au milieu de l'assemblée : messieurs, examinez-le, interrogez-le en toute confiance; ne craignez ni ses importunités, ni son babil, ni ses questions indiscrètes. N'ayez pas peur qu'il s'empare de vous, qu'il prétende vous occuper de lui seul, et que vous ne puissiez plus vous en défaire.

N'attendez pas non plus de lui des propos agréables, ni qu'il vous dise ce que je lui aurai dicté; n'en attendez que la vérité naïve et simple, sans ornement, sans apprêt, sans vanité. Il vous dira le mal qu'il a fait ou celui qu'il pense, tout aussi librement que le bien, sans s'embarrasser en aucune sorte de l'effet que fera sur vous ce qu'il aura dit : il usera de la parole dans toute la simplicité de sa première institution.

italienne, faute de lui trouver un synonyme en françois. Si j'ai tort, peu importe, pourvu qu'on m'entende.



L'on aime à bien augurer des enfants, et l'on a toujours regret à ce flux d'inepties qui vient presque toujours renverser les espérances qu'on voudroit tirer de quelque heureuse rencontre qui par hasard leur tombe sur la langue. Si le mien donne rarement de telles espérances, il ne donnera jamais ce regret ; car il ne dit jamais un mot inutile, et ne s'épuise pas sur un babil qu'il sait qu'on n'écoute point. Ses idées sont bornées, mais nettes ; s'il ne sait rien par cœur, il sait beaucoup par expérience ; s'il lit moins bien qu'un autre enfant dans nos livres, il lit mieux dans celui de la nature ; son esprit n'est pas dans sa langue, mais dans sa tête ; il a moins de mémoire que de jugement ; il ne sait parler qu'un langage, mais il entend ce qu'il dit ; et s'il ne dit pas si bien que les autres disent, en revanche il fait mieux qu'ils ne font.

Il ne sait ce que c'est que routine, usage, habitude ; ce qu'il fit hier n'influe point sur ce qu'il fait aujourd'hui (1) : il ne suit jamais de formule, ne cède point à l'autorité ni à l'exem-

---

(1) L'attrait de l'habitude vient de la paresse naturelle à l'homme, et cette paresse augmente en s'y livrant : on fait plus aisément ce qu'on a déjà fait ; la route étant frayée en devient plus facile à suivre. Aussi peut-on remarquer que l'empire de l'habitude est très-grand sur les vieillards et sur les gens indolents, très-petit sur la jeunesse et sur les gens

ple, et n'agit ni ne parle que comme il lui convient. Ainsi n'attendez pas de lui des discours dictés ni des manières étudiées, mais toujours l'expression fidèle de ses idées et la conduite qui naît de ses penchans.

Vous lui trouvez un petit nombre de notions morales qui se rapportent à son état actuel, aucune sur l'état relatif des hommes ; et de quoi lui serviroient-elles, puisqu'un enfant n'est pas encore un membre actif de la société ? Parlez-lui de liberté, de propriété, de convention même : il peut en savoir jusque-là ; il sait pourquoi il ne doit pas nuire à autrui, afin qu'on ne lui nuise pas à lui-même ; il sait pourquoi ce qui est à lui est à lui, et pourquoi ce qui n'est pas à lui n'est pas à lui : passé cela il ne sait plus rien. Parlez-lui de devoir, d'obéissance, il ne sait ce que vous voulez dire ; commandez-lui quelque chose, il ne vous entendra pas ; mais dites-lui : Si vous me faisiez tel plaisir, je vous le rendrais dans l'occasion ; à l'instant il s'empressera de vous complaire, car il ne demande pas mieux que d'étendre son domaine, et d'acquérir sur vous des droits qu'il sait être

---

vifs. Ce régime n'est bon qu'aux âmes foibles, et les affoiblit davantage de jour en jour. La seule habitude utile aux enfants est de s'asservir sans peine à la nécessité des choses, et la seule habitude utile aux hommes est de s'asservir sans peine à la raison. Toute autre habitude est un vice.

inviolables. Peut-être même n'est-il pas fâché de tenir une place, de faire nombre, d'être compté pour quelque chose ; mais s'il a ce dernier motif, le voilà déjà sorti de la nature, et vous n'avez pas bien bouché d'avance toutes les portes de la vanité.

De son côté, s'il a besoin de quelque assistance, il la demandera indifféremment au premier qu'il rencontre ; il la demanderoit au roi comme à son laquais : tous les hommes sont encore égaux à ses yeux. Vous voyez, à l'air dont il prie, qu'il sent qu'on ne lui doit rien ; il sait que ce qu'il demande est une grâce. Il sait aussi que l'humanité porte à en accorder. Ses expressions sont simples et laconiques. Sa voix, son regard, son geste, sont d'un être également accoutumé à la complaisance et au refus. Ce n'est ni la rampante et servile soumission d'un esclave, ni l'impérieux accent d'un maître ; c'est une modeste confiance en son semblable, c'est la noble et touchante douceur d'un être libre, mais sensible et foible, qui implore l'assistance d'un être libre, mais fort et bienfaisant. Si vous lui accordez ce qu'il vous demande, il ne vous remerciera pas, mais il sentira qu'il a contracté une dette. Si vous le lui refusez, il ne se plaindra point, il n'insistera point ; il sait que cela seroit inutile : il ne se dira point, on m'a refusé ; mais il se dira, cela ne pouvoit pas être ; et, comme je l'ai déjà dit, on ne se mutine guère contre la nécessité bien reconnue.

Laissez-le seul en liberté, voyez-le agir sans lui rien dire ; considérez ce qu'il fera et comme il s'y prendra. N'ayant pas besoin de se prouver qu'il est libre, il ne fait jamais rien par étourderie et seulement pour faire un acte de pouvoir sur lui-même : ne sait-il pas qu'il est toujours maître de lui ? Il est alerte, léger, dispos ; ses mouvements ont toute la vivacité de son âge, mais vous n'en voyez pas un qui n'ait une fin. Quoi qu'il veuille faire, il n'entreprendra jamais rien qui soit au-dessus de ses forces, car il les a bien éprouvées et les connoît ; ses moyens seront toujours appropriés à ses desseins, et rarement il agira sans être assuré du succès. Il aura l'œil attentif et judicieux ; il n'ira pas naïvement interrogeant les autres sur tout ce qu'il voit ; mais il l'examinera lui-même, et se fatiguera pour trouver ce qu'il veut apprendre avant de le demander. S'il tombe dans des embarras imprévus, il se troublera moins qu'un autre ; s'il y a du risque, il s'effraiera moins aussi. Comme son imagination reste encore inactive et qu'on n'a rien fait pour l'animer, il ne voit que ce qui est, n'estime les dangers que ce qu'ils valent, et garde toujours son sang-froid. La nécessité s'appesantit trop souvent sur lui pour qu'il regimbe encore contre elle ; il en porte le joug dès sa naissance, l'y voilà bien accoutumé ; il est toujours prêt à tout.

Qu'il s'occupe ou qu'il s'amuse, l'un et l'autre est égal pour lui ; ses jeux sont ses occupations,

il n'y sent point de différence. Il met à tout ce qu'il fait un intérêt qui fait rire et une liberté qui plaît, en montrant à la fois le tour de son esprit et la sphère de ses connoissances. N'est-ce pas le spectacle de cet âge, un spectacle charmant et doux, de voir un joli enfant, l'œil vif et gai, l'air content et serein, la physionomie ouverte et riante, faire en se jouant les choses les plus sérieuses, ou profondément occupé des plus frivoles amusements ?

Voulez-vous à présent le juger par comparaison ? Mélez-le avec d'autres enfants, et laissez-le faire. Vous verrez bientôt lequel est le plus vraiment formé, lequel approche le mieux de la perfection de leur âge. Parmi les enfants de la ville nul n'est plus adroit que lui, mais il est plus fort qu'aucun autre. Parmi de jeunes paysans il les égale en force et les passe en adresse. Dans tout ce qui est à portée de l'enfance, il juge, il raisonne, il prévoit mieux qu'eux tous. Est-il question d'agir, de courir, de sauter, d'ébranler des corps, d'enlever des masses, d'estimer des distances, d'inventer des jeux, d'emporter des prix ? on diroit que la nature est à ses ordres, tant il sait aisément plier toute chose à ses volontés. Il est fait pour guider, pour gouverner ses égaux : le talent, l'expérience, lui tiennent lieu de droit et d'autorité. Donnez-lui l'habit et le nom qu'il vous plaira, peu importe ; il primera partout, il deviendra partout le chef des autres ; ils sentiront toujours sa supériorité sur

eux sans vouloir commander il sera le maître, sans croire obéir ils obéiront.

Il est parvenu à la maturité de l'enfance, il a vécu de la vie d'un enfant, il n'a point acheté sa perfection aux dépens de son bonheur ; au contraire ils ont concouru l'un à l'autre. En acquérant toute la raison de son âge, il a été heureux et libre autant que sa constitution lui permettoit de l'être. Si la fatale faux vient moissonner en lui la fleur de nos espérances, nous n'aurons point à pleurer à la fois sa vie et sa mort, nous n'aurons point nos douleurs du souvenir de celles que nous lui aurons causées ; nous nous dirons, au moins il a joui de son enfance ; nous ne lui avons rien fait perdre de ce que la nature lui avoit donné.

Le grand inconvénient de cette première éducation est qu'elle n'est sensible qu'aux hommes clairvoyants, et que, dans un enfant élevé avec tant de soin, des yeux vulgaires ne voient qu'un polisson. Un précepteur songe à son intérêt plus qu'à celui de son disciple ; il s'attache à prouver qu'il ne perd pas son temps, et qu'il gagne bien l'argent qu'on lui donne ; il le pourvoit d'un acquis de facile étalage et qu'on puisse montrer quand on veut ; il n'importe que ce qu'il lui apprend soit utile, pourvu qu'il se voie aisément. Il accumule, sans choix, sans discernement, cent fatras dans sa mémoire. Quand il s'agit d'examiner l'enfant, on lui fait déployer sa marchandise ; il l'étale, on est content, puis il replie

son ballot et s'en va. Mon élève n'est pas si riche, il n'a point de ballot à déployer, il n'a rien à montrer que lui-même. Or, un enfant, non plus qu'un homme, ne se voit pas en un moment. Où sont les observateurs qui savent saisir au premier coup d'œil les traits qui le caractérisent ? Il en est, mais il en est peu ; et sur cent mille pères, il ne s'en trouvera pas un de ce nombre.

Les questions trop multipliées ennuient et rebutent tout le monde, à plus forte raison les enfants. Au bout de quelques minutes leur attention se lasse, ils n'écoutent plus ce qu'un obstiné questionneur leur demande, et ne répondent plus qu'au hasard. Cette manière de les examiner est vaine et pédantesque ; souvent un mot pris à la volée peint mieux leur sens et leur esprit que ne feroient de longs discours ; mais il faut prendre garde que ce mot ne soit ni dicté ni fortuit. Il faut avoir beaucoup de jugement soi-même pour apprécier celui d'un enfant.

J'ai ouï raconter à feu mylord Hyde, qu'un de ses amis, revenu d'Italie après trois ans d'absence, voulut examiner les progrès de son fils, âgé de neuf à dix ans. Ils vont un soir se promener avec son gouverneur et lui dans une plaine où des écoliers s'amusoient à guider des cerfs-volants. Le père, en passant, dit à son fils, *Où est le cerf volant dont voilà l'ombre ?* Sans hésiter, sans lever la tête, l'enfant dit : *Sur le grand chemin.* Et en effet, ajoutoit mylord Hyde, le grand che-

min étoit entre le soleil et nous. Le père à ce mot embrasse son fils, et, finissant là son examen, s'en va sans rien dire. Le lendemain il envoya au gouverneur l'acte d'une pension viagère outre ses appointements.

Quel homme que ce père-là ! et quel fils lui étoit promis ! La question est précisément de l'âge : la réponse est bien simple ; mais voyez quelle netteté de judiciaire enfantine elle suppose ! C'est ainsi que l'élève d'Aristote apprivoisoit ce coursier célèbre qu'aucun écuyer n'avoit pu dompter.

FIN DU SECOND LIVRE.

---

ÉMILE,  
OU  
DE L'ÉDUCATION.

---

LIVRE TROISIÈME.

---

QUOIQUE jusqu'à l'adolescence tout le cours de la vie soit un temps de foiblesse, il est un point, dans la durée de ce premier âge, où le progrès des forces ayant passé celui des besoins, l'animal croissant, encore absolument foible, devient fort par relation. Ses besoins n'étant pas tous développés, ses forces actuelles sont plus que suffisantes pour pourvoir à ceux qu'il a. Comme homme il seroit très-foible, comme enfant il est très-fort.

D'où vient la foiblesse de l'homme? De l'inégalité qui se trouve entre sa force et ses désirs. Ce sont nos passions qui nous rendent foibles, parce qu'il faudroit pour les contenter plus de force que ne nous en donna la nature. Diminuez donc les désirs, c'est comme si vous augmentiez les forces : celui qui peut plus qu'il ne désire en a de reste ; il est certainement un être